Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 35

Artikel: Cougnet et on syndico
Autor: H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201441

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sentants qu'au dehors; ainsi les Byrde, les Lybirde, les Brède, les Favre-Clément, les Loude et d'autres.

Les gens de Château-d'Œx ont de commun avec leurs compatriotes de Rossinière et de Rougement une très haute opinion d'eux-mêmes et de leur pays. Pour eux il n'y a que cela qui compte; le reste est une quantité négligeable. Ils se croient bien supérieurs à tous leurs voisins: les Bernois — qui sont des medze-schnetz —, les Fribourgeois qui sont des Dzosets —, les gens du bas qui sont des pégans —, et les Ormonnans —, qui sont des Ormonnans. — Ils supportent mal la contradiction et s'inclinent avec peine devant la supériorité. Ils ont l'humeur batailleuse et la langue pointue. La Grue de leurs armoiries les représente merveilleusement. Les quatre communes de la Haute-Gruyère, à l'encontre de celles de la Basse — sauf Gruyères — ont conservé la Grue dans leurs armoiries, mais les Grues de Rossinière, de Rougemont et de Gessenay sont des Grues pacifiques. Celle de Château-d'Œx, perchée sur sa tour, les ailes éployées, le cou tendu et la patte levée, semble toujours prête à donner du bec. *Guai a chi la tocca* — Malheur à qui la touche.

Le grand plaisir des gens de Château-d'Œx, encore aujourd'hui, consiste à donner des coups de bec. Il faut avoir assisté à ces prises de bec, où les deux adversaires, sans avoir l'air d'y toucher, se lancent et se renvoient, avec une parfaite bonhomie, les traits les plus durs. On appelle cela se *schnetzer* et c'est le passe-temps le plus usité, mais entre soi seulement. Avec les pégans, il n'y a pas de plaisir, ils ont l'épiderme trop dur et la riposte trop lente.

« A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. »

Vous connaissez ces affreux petits taons qui vous piquent jusqu'au sang avant même que vous vous soyez aperçus de leur présence.

A Château-d'Œx, ils portent le nom d'une des familles les plus justement réputées dans l'art de piquer ..

Et voilà! que cela ne vous décourage pas d'y aller faire un tour. Château-d'Œx n'est pas comme ces belles dames qui n'osent se montrer que lorsque leur toilette est achevée. Il est toujours en beauté, lui: en hiver, par ces beaux hivers ensoleillés que la plaine ignore; au printemps, quand les narcisses — les fleurs de lis — fleurissent le long des noisetiers; à l'automne, quand les troupeaux paissent près du village. On vous y recevra bien. Tout au plus si vous allez trembler les pruniers sans permission, risquez-vous d'entendre ce qu'entendit jadis le ministre Bridel:

— Prenez seulement des prunes, Monsieur le ministre. On en a assez, il en est tant terriblement, cette année. Nos cochons même n'en veulent plus.

Château-d'Œx... en voiture!

PIERRE D'ANTAN.

Cougnet et on syndico.

Leï a deï zindividus qu'on on rudo toupet. C'équie qu'on leï dit Cougnet est dé cllia sorta, ka quand mêmo l'é dao payi que s'è traové eintré la Tzambérouna et lo Talain, tot dé mêmo l'a onna leinga dao diablo. L'é veré que cé cô a zauzu l'occasion d'appreindré rudo dé foulera avoué son père à qui ye desont: Avâlatounerro, et son fraré: Ramouneu fédéra. L'a assebin étâ dao coté de Payerno, bein sur po appreindré l'anglais et eï z'einveron d'Orbaz po stondriï ein alleman.

N'amé pas resta dein sa coumouna du on iadzo que l'avaï risqua dé leï étré écoussi avoué on ourse que s'é trovavé perquie per hasâ. Noutron lulu, qu'étaï adé décida à féré deï fourgâtzès a voillu essiy de lo fourgouna, mé lo compagnon à quatro piautés a coumeinci à féré deï ronnayés po féré ouré que ne voillavé pas sé laissi cresena et, finalameint, l'a fotu onna tôla tabornaye à céquie que l'avaï fotemassi que stuce a éta eimbardzi su on moué dé cofiâ.

Du que l'a subi cllia rude batacula, l'amé mi rouda decé delé qué de resta dein son eindraï; mâ po rebatta dince, ye faut de l'ardzein, paceque cé estaffier a adé saï et pouis son porta-mounïa a lo ver-pliat, et adon, po ne pas crêva dé misère, ye faut alla senailli eï portés deï bravés dzeins. Cé meti, leï va beau et bein, mâ lé z'hommos dé la police ne badenont pas mé avoué li qué avoué lé z'autros courdans. On yado que lo reconduisont dein son eindraï, l'ont zu l'occasion de reincontra lo syndico d'onna coumouna vesena. Cé syndico, qu'est gailla respetablio a voillu leï deré porqui s'é fasaï adé escorta po reintra dein son veladzo?

Cllia tzaravouta a zu lo toupet de leï repondré: « Mé faut bein mé féré escorta po travèsa on payi dé voleus coumeint lo voutro! » H.

L'omelette de Justine.

L'historiette que voici me fut contée par une aimable femme, morte depuis longtemps et qui était fille, épouse et mère de pasteur. Je puis donc bien la dire à mon tour.

Le château de X., dans le canton de Vaud, avait pour propriétaire une dame que tout le monde détestait, à cause de sa rapacité et de son caractère hautain. Chose assez singulière chez une personne aussi peu portée à desserrer les cordons de sa bourse, la châtelaine de X. menait un grand train de maison; elle avait chevaux et voitures et toute une valetaille. Affamés, mal logés et presque pas payés, ses domestiques l'eussent quittée les uns après les autres, s'ils n'avaient eu l'espoir, — soigneusement entretenu par leur maîtresse, — d'être couchés sur son testament et de toucher un jour une forte somme.

En attendant ce bienheureux moment, cocher, jardinier, filles de cuisine et chambrières saisissaient, sans les rater, les rares occasions de faire bombance que leur offraient les voyages de Mme de X. Ils apprirent, certain jour, avec une joie qu'ils eurent de la peine à dissimuler, que les médecins l'envoyaient à Lavey-les-Bains. Quelle aubaine pour eux tous!

A son départ, au moment de monter dans sa « chaise de côté », Mme de X. s'étant fait remettre les clefs de ses appartements, prit congé de ses serviteurs et leur fit mille recommandations.

— Toi, Nanette, dit-elle à une fille de ferme, ne néglige point de tenir un compte exact des œufs que pondront mes poules, ainsi que de l'argent que tu en retireras au marché de Lausanne. Aucun de vous, tu m'entends, n'avalera un seul œuf en mon absence.

Nanette promit tout ce qu'on voulut; mais la rusée servante ne dit pas qu'elle avait caché depuis une semaine deux douzaines d'œufs, qui devaient servir à de clandestines régalades. Aussitôt la voiture de sa maîtresse hors de vue, elle les porta à Justine, la cuisinière, qui se mit en devoir de préparer une gigantesque omelette. Bientôt, une bonne odeur de friture se répandit hors de la cuisine et fit accourir tous les domestiques.

On se mettait à table, quand la femme du jardinier annonça sur un ton tragique la rentrée inopinée de Madame. Un coup de bâton dans une fourmillère n'eût pas produit une plus grande effervescence. Chacun s'empressa de faire disparaître les marques du festin qui allait commencer. Sans hésiter une seconde, Justine s'empara de la poêle à frire où achevait de mijoter l'omelette et, pour en éloigner le parfum de la cuisine, courut la porter à l'autre bout du château.

Quel évènement ramenait ainsi Madame à X., une demi-heure à peine après l'avoir quitté? Ses domestiques le surent bientôt, lorsqu'ils la virent, pâle et défaite, pliée en deux, se diriger vers ces lieux où le roi ne va qu'à pied. La châtelaine avait été prise en route de subites coliques, qui lui faisaient craindre quelque grave maladie.

En voyant le chemin que prenait sa maîtresse, Justine poussa un cri et s'élança sur ses pas; mais, quelque diligence qu'elle y mît, elle ne put la rattrapper. L'envie lui en passa totalement au reste en entendant Mme de X. pousser comme une espèce de rugissement et se répandre en imprécations que n'eussent pas désavouées des muletiers italiens.

Le château, le hameau de X. et tout le pays à la ronde ne tardèrent pas à apprendre que Justine, de peur d'être trahie par le fumet de sa poêle à frire, avait déposé celle-ci sur la lunette même des cabinets et que sa maîtresse, dans sa précipitation, s'était assise sur ce couvercle insolite.

Depuis lors, quand passait Mme de X., les villageois se la montraient en disant: « C'est la dame au tiu brûlé. »

V. F.

En fumée. — Ces statisticiens ont le diable au corps; rien n'échappe à leur innocente manie.

L'un d'eux a calculé que la consommation du tabac atteint annuellement près de trois milliards de kilogrammes, soit 1 kg 780 gr. par tête d'habitant, femmes et enfants compris.

Blanc sur noir. — Le pauvre R.... n'est pas précisément réputé pour sa propreté.

Au cours d'une conversation, il semble chercher dans sa poche quelque objet absent.

— Que vous faut-il? lui demande son interlocuteur, le peintre F...

— Oh! je voulais simplement prendre une petite note sur ma manchette.

Alors F... avec empressement:

— Tenez, voici de la craie.

La Saint-Louis et le marché aux fleurs.

Un jour, un roi très chrétien,
Drelin, din, din.
De la foi, ferme soutien,
Drelin, din, din.
Prit en main sa grande épée,
Du plus fort acier trempée,
Et dit à ses paladins,
Drelin, din, din.
Une sainte ardeur m'enflamme;
Je veux, pour sauver mon âme,
Occir tous les Sarrazins,
Drelin, din, din.
Ou les faire capucins,
Drelin, din, din.
etc., etc.

Si le bon roi, en l'honneur duquel notre jeunesse chantait ses couplets légèrement irrévérencieux, revenait en ce monde pervers, il serait, j'en suis certain, absolument charmé de voir que les braves Lausannois ont fait de son jour patronymique une fête de fleurs aussi radieuse que parfumée.

Le 25 août, *jour de la Saint-Louis*, est en effet une date fleurie et la promenade de Derrière-Bourg se transforme en un véritable jardin où des plantes multicolores mettent une jolie gaîté et une délectable fraîcheur. N'est-ce pas une jouissance toute particulière de demeurer une demi-heure à contempler nos Lausannoises choisissant œillets,